



Festival WET°, Tours

Théâtre Olympia



© Cristina de Middel & Bruno Morais

A PROPOS DE WET°

FESTIVAL DE JEUNE CRÉATION CONTEMPORAINE
THÉÂTRE OLYMPIA (TOURS) DU 22 AU 24 MARS 2019

UNE POLITIQUE DU SUBAQUATIQUE

— par Pierre Lesquelen —

À Tours, on ne se baigne jamais quatre fois dans la même piscine. Puisqu'une « nouvelle tentative de saisir, le temps d'un week-end, le théâtre qui s'invente aujourd'hui » est rarement superflue, l'illustrissime WET°, festival de jeune création contemporaine, est de retour.

Toujours portée par les comédien.ne.s de l'ensemble artistique du Théâtre Olympia, cette 4^e édition assume plus que jamais sa raison d'être aquatique, puisqu'elle choisit le « bleu » comme emblème. Moins adeptes du *bluest eye* de Toni Morrison, pupille de poupée trop azurée pour être honnête, que du bleu stellaire d'un Georges Bataille, symbole d'une liberté créatrice irrévérencieuse, les programmeurs. trice.s ont prélevé cette année neuf propositions dans le jeune paysage théâtral francophone. Soutien renouvelé aux compagnies régionales, ouverture nouvelle à l'Europe (« Durée d'exposition », de Camille Dagen, a remporté le prix du public du festival Forward de Dresde), ce nouveau creuset créatif se veut encore plus éclectique (cirque, théâtres élisabéthain, contemporain, documen-

taire, masqué, musical...). « Trois jours pour s'immerger dans l'émergence », trois jours pour mettre le monde contemporain « dans un aquarium », comme le voulait Roland Barthes, pour mieux s'en trouver rapproché et séparé, pour mieux consumer ses contours, ses signes extérieurs (capuches, quais de gare, plantes vertes...), qui fabriqueront à la scène de nouveaux dissensus poétiques et politiques.

“

Travaillés et déchirés par l'urgence

Aussi hétéroclite qu'elle puisse paraître, cette programmation puise bel et bien sa raison d'être dans une certaine vaporisation du matériau dramatique. Acte de collectage testimonial chez Julie Guichard (« Part-Dieu, chant de gare »), chantier de plateau dans « Toi, tu creuses », de Blaise Pettebone, cash investigation pour Hugues Duchêne (« Je m'en vais mais l'État demeure »), fait divers mythifié pour « Change Me » (signé par Camille Bernon et Simon Bourgade), ou ethnographie botanique

dans « Le Palace de Rémi » (compagnie Laïka), ce jeune vivier promet une joyeuse déchloration du théâtre politique. Joyeuse sans être insouciant ni irresponsable, car si WET° croule dans le vent frais de l'actualité théâtrale, c'est surtout parce que son théâtre n'a qu'un temps : le présent. Travaillés et déchirés par l'urgence, les « germes actifs » qu'il nous propose (pour reprendre les mots de son instigateur, Jacques Vincey) ne conçoivent pas autre chose que des réalités provisoires : le « Hamlet » rebelle de Roman Jean-Élie dynamite la narrativité shakespearienne, tandis que l'épopée événementielle d'Hugues Duchêne est contrainte d'accueillir de nouvelles péripéties (le spectacle étant présenté cette fois en deux parties). « Le théâtre est ce qui fait que le rouge d'une robe est le même que le bruit d'un décor qui tombe », écrivait Olivier Py, mais dans cette heure bleue artistique que prolongera WET° jusqu'aux premières lueurs du lundi, où la couleur du monde qui s'écroule n'est jamais la même, c'est toute une correspondance symbolique du réel et de la scène qui se jettera à l'eau.

RETOUR SUR

2 OU 3 CHOSES QUE JE SAIS DE WET°

— par Marion Siéfert —

« C'est en 2017 que ma première pièce, "2 ou 3 choses que je sais de vous", a été invitée au WET° par les acteurs et les actrices du JTRC, qui avaient vu une vidéo du spectacle. C'était une invitation unique pour moi, car j'étais remarquée par des artistes de ma génération qui, de manière collective, avaient décidé de présenter le travail. J'ai beaucoup aimé le geste de la direction du CDN de Tours, qui faisait pleinement confiance à cette troupe de jeunes acteurs et actrices, à leur regard et à leur intelligence. Juste avant le WET°, j'avais été invitée à une rencontre artistes-programmateurs initiée par l'Onda (Office national de diffusion artistique), et j'avais pu entrer en contact avec un certain nombre de professionnels qui allaient venir à Tours découvrir mon travail, ce qui a facilité les choses par la suite : pas mal de gens de théâtre étaient préparés à voir ce spectacle dont ils avaient déjà entendu parler. "2 ou 3 choses que je sais de vous" est à la frontière entre théâtre, performance

et cinéma, et je me souviens qu'un certain nombre de directeurs de théâtre jugeaient que "ce n'était pas vraiment du théâtre". J'étais contente d'être invitée dans un festival plus "théâtre" que d'habitude et je trouvais ça plutôt agréable d'être le vilain petit canard. Il y a eu deux représentations et je garde un souvenir intense de la seconde, qui clôturait le festival.

“

Souvenir intense

La salle de 400 places était pleine à craquer et les réactions étaient très fortes : les gens hurlaient, riaient ou pleuraient, selon les moments du spectacle. Je me souviens d'avoir pris un immense plaisir à naviguer au milieu de cette salle survoltée, à jouer de tous ces affects exacerbés, à travailler d'autant plus ma présence physique. J'avais l'impression que je leur retournais la tête. C'était assez grisant, surtout que "2 ou 3 choses que je sais

de vous" tend un miroir au public. J'avais pris un malin plaisir à les représenter, les étudiants et les théâtres, les hommes politiques de la ville et les programmeurs, les jeunes et les vieux, les bavards et les discrets. Suite au festival, j'ai eu plusieurs dates de tournée qui se sont immédiatement décidées pour la saison suivante : au TU à Nantes, au théâtre de Vanves, au CDN d'Orléans... Par la suite, j'ai gardé des liens avec l'équipe de direction, qui a continué à suivre mon travail avec beaucoup de bienveillance et de curiosité. »

Marion Siéfert présente « Pièce d'actualité n°12 - DU SALE ! » à La Commune - Aubervilliers jusqu'au 24 mars, et à Nanterre-Amandiers du 5 au 7 avril.



RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

PART-DIEU, CHANT DE GARE

TEXTE JULIE ROSSELLO-ROCHET / MISE EN SCÈNE JULIE GUICHARD

23 MARS 15H ET 24 MARS 21H AU THÉÂTRE OLYMPIA (SALLE BERNARD-MARIE KOLTÈS)

« À 16 ans et demi, Theodore est contraint de fuir son pays, la République Démocratique du Congo. Il perd rapidement la trace de sa famille, pour se retrouver, seul, en gare de Lyon Part-Dieu, Axel va être mis en danger. »

— par Julie Guichard —

« Le spectacle est inspiré d'une histoire vraie, celle d'un jeune garçon que nous appellerons Theodore. Suite à la répression des manifestations de 2011 contre l'élection de Joseph Kabila en République démocratique du Congo, il est contraint de fuir sa ville et son pays avec son frère, puis son continent avec un inconnu pour se retrouver seul, un jour de juillet, en gare de Lyon-Part-Dieu. La pièce nous raconte l'extraordinaire de la banalité de notre quotidien. Elle est une traversée épique du

héros de notre temps et nous rappelle que le combat le plus anodin et pourtant le plus essentiel est celui d'exister aux yeux du monde en tant qu'individu ; que se nourrir, se loger et s'éduquer, que travailler, c'est encore aujourd'hui un luxe et non un droit, et que du plus petit combat se déterminent notre rapport au monde et ce que nous en attendons. Ce spectacle est né dans le cadre du festival En Acte(s) en mars 2017. C'est une forme sensible et ludique : quatre comédiens dans une parole collective, tous Theodore pour un instant, trans-

forment le plateau et dialoguent entre scène et salle, entre choralité et situations instantanées. "Part-Dieu, chant de gare" s'inscrit dans la continuité d'une réflexion menée depuis plusieurs projets au sein de la compagnie Le Grand Nulle Part autour de faits de société et en lien direct avec l'actualité. Chaque création est le résultat mouvant des discussions, des débats qui construisent, fragilisent aussi, une société dont nous savons que nous sommes partie prenante. Nous voulons faire du plateau et du dialogue entre

scène et salle le lieu de résonance de nos questionnements, voire de nos inquiétudes, de nos recherches également. Nous avons le désir de traiter ces interrogations à travers la fiction pour en déstabiliser l'ordre réaliste. Avec la violence dont s'imprègne chaque relation, qu'elle soit personnelle ou sociale, mais aussi avec l'humour et la dérision qu'elle peut entraîner. Nous croyons fortement que la fiction est la possibilité d'un langage commun, celui du sensible et des questionnements, du rêve également. »

HAMLET

MISE EN SCÈNE ROMAN JEAN-ÉLIE

23 MARS 21H ET 24 MARS 11H AU THÉÂTRE OLYMPIA (SALLE BERNARD-MARIE KOLTÈS)

« Portés par une esthétique brute, cinq comédiens interprètent tour à tour Hamlet et les principaux personnages. Ces Hamlet-là refusent de se plier aux règles imposées par leur monde écrasant. »

— par Roman Jean-Elie —

« Le projet de "Hamlet" est né d'une commande pour le Festival international de Spoleto en juillet 2016, qui avait pour thème "Shakespeare". Trois contraintes s'imposaient : le spectacle devait comporter au maximum cinq acteurs, il ne devait durer qu'une heure et nous disposions de cinq jours pour le créer. J'ai donc décidé avec cinq camarades de ma promotion du CNSAD de monter "Hamlet" en cinq jours. Le fait que nous ayons aussi peu de temps nous a obligés à très vite aller au plateau et trouver une mise en jeu claire. J'ai proposé comme point de départ que chacun prenne en charge un acte de la pièce dans lequel il joue "Hamlet". Ainsi, très vite, nous avons pu questionner cette pièce par l'acteur, ce qui a permis de faire éclore un thème majeur de la pièce : le rapport au jeu et à l'enfance. Aujourd'hui, je m'interroge beaucoup sur ce que peut le théâtre. Est-ce que rester deux mois dans une salle à construire un spectacle peut vraiment avoir un effet sur le monde ? Est-ce qu'il faut avoir un effet sur le monde ? Quel est le lien qu'entretient le théâtre avec la vie ? Je crois qu'il faut créer des ruptures pour se raccrocher à l'essentiel. À peine sorti du conservatoire, je vois que tout nous pousse à entrer dans un circuit déjà tracé : passer des au-

ditions, faire nos heures, répéter deux mois puis jouer deux semaines, puis faire venir des pros pour revendre d'autres dates... J'ai l'impression que souvent cette peur de "ne pas avoir de projet" nous empêche de questionner véritablement le théâtre. Autour de moi, beaucoup d'autres initiatives que des spectacles se créent ; plusieurs amis de ma promotion ont monté des festivals, nous sommes partis cet été jouer un spectacle itinérant en Arménie, je prépare un spectacle en Grèce avec des habitants d'une île dans le cadre d'un festival que Solal Forte, un ami de ma promotion, a créé... Je crois que nous gagnerons à jeter des ponts entre l'artistique et l'administratif pour pouvoir continuer à penser et à questionner cette frontière entre l'art et la vie. »

Entré en 2014 au CNSAD, Roman a notamment joué sous la direction de Stéphane Braunschweig dans « Macbeth », puis dans « Séparation(s) », mis en scène par Denis Loubaton. En juillet 2018, il participe à la création de « Sareri Apin », un spectacle itinérant en Arménie. En février 2019, il dirige un atelier de sortie des élèves du Conservatoire national autour de « Hamlet » et fera la création du spectacle de clôture pour le Festival de théâtre de Milos à l'été 2019.

« Un texte pour présenter votre travail et votre vision du métier d'artiste en 2 200 signes (espaces compris). Ou : est-ce que je sais faire court ? "Durée d'exposition", que nous présentons au WET", est un spectacle pas très long où rien n'est raccourci. Chercher une sobriété sans économie : nous travaillons sur le temps réel que prennent les choses pour apparaître. Pour exister. Pour nous toucher ici et maintenant. "Les choses" ? En l'occurrence, dans cette pièce : un deuil, une rencontre, une photographie - le processus d'une éclaircie. "2 200 signes (espaces compris)" : cela pourrait faire

un titre pour une pièce à la Charmatz, 10 000 gestes en plus frustrant. Nous écrivons à partir du plateau, en rassemblant des matériaux divers. Ainsi ce qui, bien avant les répétitions, fait démarrer nos rêves et nos recherches, c'est aussi le désir pour le demi-mystère d'un titre. Dans le cas de "Durée d'exposition", les sens techniques et métaphoriques entraînent en résonance. Ils semblaient ouvrir une possible définition de la séance théâtrale : un moment de vulnérabilité réciproque, consentie voire désirée, à la fois poétique et politique, essentiellement inscrite dans un temps concret partagé. L'espace-temps où se laisser voir. 1 251 signes déjà. Le théâtre

est peut-être l'endroit où l'on cesse de pouvoir ou devoir compter en signes séparés. Et le plateau, cet espace où l'on peut entre-tisser les strates de sens et donner à la complexité de leurs entremêlements une forme intuitive, non pas forcément "simple" - même plutôt volontiers composite -, mais qui cherche une forme d'évidence, c'est-à-dire de concret. Espaces compris. Oui, l'espace (vide, par exemple) est déjà un signe et une intelligence ; vice versa, le concept se meut, s'incarne, fait des pieds et des mains. Animal, architecte : nous n'avons pas à choisir. "Comprendre les espaces" pourrait être l'intitulé secret de ce tra-

vail qu'Emma et moi menons à tâtons, aidées et entourées d'autres amitiés créatrices. Elle est scénographe, je suis ici auteure-metteure en scène, ailleurs interprète. Est-ce un métier ? Au moins plusieurs. Et là, quand j'écris ce texte, est-ce que je travaille ? »

Animal architecte est une jeune structure de création née de rencontres au sein de l'école du TNS. Le goût pour l'hybridation et le dialogue des pratiques est le pépin autour duquel elle croît. Camille Dagen et Emma Depoid forment le binôme qui la porte.

CHANGE ME

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE CAMILLE BERNON ET SIMON BOURGADE

24 MARS 18H A THELEME

« Axel passe la soirée avec ses amis et sa petite amie. Alors que les deux adolescents s'apprennent à avoir leur premier rapport sexuel, le secret d'Axel va être mis en danger. »

— par Camille Bernon et Simon Bourgade —

« Avec "Change Me", il s'agit de porter sur scène un sujet encore tabou aujourd'hui : la crise identitaire vécue par quelqu'un né dans le sexe biologique qui ne correspond pas à son genre, et le scandale que cela provoque. Montrer comment - parce qu'on a toujours censuré, nié ou marginalisé cette partie de la population - la même histoire n'a eu de cesse de se répéter ; comment, parce qu'elle a été occultée, cette histoire est toujours à l'œuvre, depuis Ovide jusqu'à nos faits divers contemporains ; et combien elle a été à chaque époque source de violence. Faire une plongée jouissive et désespérante dans une soirée d'adolescents qui tourne au drame, parce qu'il faut que notre société regarde ses enfants, et qu'il faut les regarder comme ils sont et non comme nous voudrions qu'ils soient. Nous voulons créer des spectacles en réponse aux nécessités de notre présent, à ce qui est latent et qui forme la matière de nos vies. Faire vivre aux spectateurs des expériences intimes, sensibles, organiques. Que chacun puisse entrer dans nos spectacles "comme on entre dans une boulangerie", ne laisser personne sur le carreau sans pour autant en rabattre sur notre exigence. Répondre à la soif de ceux qui sont venus, et, s'ils l'ignoraient, leur rappeler cette soif et tenter de l'éteindre. Faire un feu lumineux et chaud au milieu de cette vaste et sombre forêt : essayer d'en faire un, nous aussi, pour ceux qui

sont venus. Mettre les mains dans la boue. Se refuser au nihilisme et au pessimisme, mais avec la plus grande bonté possible, donner de la force à celui qui est là, qu'il sorte de nos spectacles avec une énergie renouvelée, une énergie de vie, l'envie de faire de grandes choses, de se redresser. Ne pas leur donner une place dans nos existences. Préserver le plus possible notre espace de création, qui échappe à la logique marchande, ne pas devenir juste des produits, se battre féroce contre ça, contre le "bien de consommation culturelle". Résister au milieu professionnel qui cannibalise les jeunes gens avant même que leur art ait eu la moindre chance de se déployer. Imposer son temps. Ne pas avoir peur de perdre ce qu'on nous promet, mais conserver le premier rapport à notre art, lorsqu'on n'avait rien, et que nous étions seulement mus par la nécessité de parler. »

Formés ensemble en Classe Libre et au CNSAD (promo 2015), Camille et Simon fondent en 2016 la compagnie Mauvais Sang. Leur premier spectacle « Change me » est créé à La Tempête, en production délégué avec le Théâtre Paris-Villette. À la rentrée 2019 ils seront artistes associés au Théâtre de Rungis pendant trois ans, et ont été invités à créer leur second spectacle à la Comédie Française.

LA QUESTION

À QUI LE TOUR ?

— par Barbara Atlan —

« Le tour au courage, à l'audace, aux envies débordantes, le tour à la folie, aux tentatives, aux prises de risque, aux essais, à la recherche, au jeu. À chacun son tour, à chacun sa partie, ses défaites, ses victoires, ses espoirs et déceptions ; mais à chacun l'opportunité, l'espace pour le faire. C'est ce que Chantal, coach de tennis, défend et rêve dans son bureau. Et c'est de ces envies-là que le spectacle "Chantal, le grand chelem" est né. D'un désir débordant de jouer en faisant fi des conventions, en refusant l'attente et la passivité dans lesquelles ce métier peut nous enfermer. Ne pas attendre qu'on m'autorise à jouer mais m'emparer du plateau et agir en tant que joueur et finalement prendre mon tour, prendre ma place. Chaque projet est une aventure, où on rencontre soi, les autres et le monde de manière différente. Mais comme dans toute rencontre, on ne peut pas prévoir quelle en sera la nature. J'ai eu besoin de faire un tour avec Chantal pour déjouer tout ce système qui ne laisse plus la surprise et l'inattendu des rencontres. Avec Chantal, notre tour a été épique : on s'est perdues, étonnées, on s'est trompées et on a essayé, on a traversé des torrents, grimpé des montagnes interminables, marché dans des déserts arides et découvert des paysages sublimes. Chantal vous dirait que c'est le tour de "l'apogée, de la conquête, du sacré, du Saint-Graal" et moi celui de jouer sans bornes, sans stéréotypes, sans anticipations

ni prérequis. Jouer ce qu'on désire en essayant de pousser ces foutues limites qui enferment chacun et chacune dans des cases, parce que la société en a décidé ainsi ! Catherine Germain écrit : "Nous arrivons sur terre, nous tombons dans un corps. C'est d'abord passionnant, mais ensuite, on peut se sentir enfermé, on peut paniquer sachant que jusqu'à sa mort, on ne pourra plus jamais en sortir. On a besoin d'aller se promener dans les autres corps, aller dans le corps du vent, du blé, des fougères, des pierres, dans le corps des animaux et dans ceux des autres humains." »

Après un bac littéraire option théâtre avec la compagnie Pandora et Brigitte Jaques-Wajeman, Barbara Atlan se forme à l'école du jeu dirigée par Delphine Eliet. Avec Mariana Araoz et Christophe Patty elle se forme également au jeu masqué. En 2013, elle intègre l'ENSAD de Montpellier dirigé par Richard Mitou, Ariel Garcia Valdès et Gildas Milin. Elle présente « Chantal, le grand chelem » le 23 mars à 18h et le 24 mars à 16h30 au Volapuk.



© Simon Gosselin

« Je m'en vais mais l'Etat demeure », texte et conception Hugues Duchêne
22 mars 20h30, 23 mars 17h30, 24 mars 15h, Théâtre Olympia (salle Bernard Marie-Koltès)

HUMEURS

« Il est possible que dans ce spectacle personne ne s'appelle Rémi à part peut-être une plante. »

La compagnie LAÏKA à propos de leur spectacle « Le Palace de Rémi »

« Désolé, nous sommes comme Daft Punk, nous ne donnons aucun entretien. »

Lundi Bleu

PLUS DE WET°

CAPUCHE

DE ET PAR VICTORIA BELEN MARTINEZ

« Parfois on est là et on voudrait se cacher. Ne pas être vu. Qu'on ne puisse rien capter de nous, être à l'abri. On voudrait ne pas être atteint par le regard des autres. Capuche c'est un seul en scène de cirque, danse et marionnette. Le corps de Capuche est malléable, flexible, il s'adapte au présent. L'envie, vouée à l'échec, de disparaître sous le vêtement laisse à ce dernier toute liberté de nous définir, de nous poétiser, et de nous émouvoir. »
23 et 24 mars 11h et 17h à Mame

LUNDI BLEU

« Cette année, la soirée de clôture du WET° se décline en cinquante nuances de bleu ! Tout se mélange, tout se superpose : électro, funk, disco. C'est le programme proposé par Lundi Bleu pour nous faire danser toute cette soirée du dimanche. Le blues du lundi matin, ça attendra demain. »

24 mars à partir de 22h, Théâtre Olympia (entrée libre)

MOT D'ARTISTE
TOI, TU CREUSES

TEXTE ALICIA PRATX / MISE EN SCÈNE BLAISE PETTEBONE

23 MARS 17H ET 24 MARS 15H À LA PLÉIADE, LA RICHE

« Nous sommes le 31 décembre 1996. Des ouvriers sont chargés de désamianter de vieilles maisons. Malheureusement, tout ne se passe pas comme prévu, et au matin, il ne reste plus qu'un survivant... »

— par Blaise Pettebone —

« Borges disait que son écriture n'était pas constituée de fictions mais plutôt de "faits". C'est sûrement quelque chose de cet ordre-là que j'aimerais faire justement avec "Toi, tu creuses" ! Aller chercher une vérité, une forme de réel dans l'action sur scène, dans les personnages. Et le fait divers est un très bon terrain de jeu pour ça. C'est un formidable révélateur de société dans le sens où il permet de pénétrer immédiatement dans les grands sujets du temps, dans les lignes de faille d'une époque. Mais je ne voulais pas partir d'un véritable fait divers. J'avais peur qu'il ne finisse par me rattraper et que je n'arrive pas à m'en émanciper. J'ai donc inventé un fait divers que j'ai voulu ancrer à la réalité possible. Le processus d'écriture est au cœur de ce projet, pour lequel j'ai souhaité travailler avec une scénariste habituée à écrire pour le cinéma, sans partir d'une œuvre ou d'une source littéraire existante. Ensemble, nous écrivons la trame narrative principale du spectacle, qui nous sert de base pour un travail d'improvisation avec les comédiens. Nous partons de situations proches de la trame et dressons une série de portraits, de relations possibles. "Toi, tu creuses" est donc un spectacle qui cherche à jouer sur la véracité des faits, à interroger le réel. Le spectateur doit croire à notre situation et à nos personnages :

plus il croira à ce postulat de départ, plus nous pourrons progressivement nous en éloigner et basculer dans l'absurde. Cette plongée dans l'absurde et le tragicomique, nous voulons la faire à travers l'exploration de nos personnages : aller au bout de leur bêtise pour trouver leur humanité profonde. Cette idée de construire une intrigue qui sera en mouvement permanent, portée à la fois par un travail d'écriture "scénaristique" et par un travail d'improvisation des comédiens, vient interroger le processus même de l'écriture et nous permet de nous demander : comment raconte-t-on une histoire ?

Travaillés et déchirés par l'urgence

L'une de mes sources principales est le cinéma des frères Coen. Je suis passionné par leur manière de travailler. Surtout les films des années 1990-2000. Ils nous montrent une société américaine pleine de mythes et de fantasmes à travers le regard de personnages terriblement maladroits. Leurs histoires sont souvent loufoques, parfois sordides et complètement absurdes, mais elles ne sont pas si éloignées d'une certaine réalité qui nous entoure. "Toi, tu creuses" se situe aussi dans les années 1990 pour rendre hommage à ces sources d'inspiration,

à "Fargo" notamment, et à cette décennie dans laquelle j'ai grandi et qui a donc fortement influencé ma façon de voir le monde et le théâtre. Je suis sensible au théâtre ou à toute forme de narration qui sait nous rendre curieux, qui va avoir des conséquences sur nos actions pendant les minutes, les heures voire les jours qui suivent. Je crois aussi que j'apprécie de travailler sur quelque chose que j'aimerais voir en tant que spectateur ou que j'aimerais faire en tant que comédien. Car oui, je cumule les casquettes. En France, on aime parfois à avoir des étiquettes, dans le milieu de la culture notamment. On est soit "comédien", soit "metteur en scène", soit "chargé de stratégie culturelle". Mais pourquoi ne pas cumuler les atouts et les compétences ? Mutualiser les contacts et les forces créatrices, innovantes et politiques. Être acteur à plusieurs endroits précis, celui d'une troupe, d'une compagnie, de la vie culturelle d'une ville, d'une région. Aller à la rencontre de nouveaux publics, de nouveaux partenaires. Aider, là où la culture est considérée comme un pilier de la société. Développer des projets artistiques et humains, audacieux et malicieux, entre jeu et réflexion, rire et passion, pédagogie et création. Mais toujours avec une joyeuse ambition ! »

CRITIQUE
LE PALACE DE RÉMI

MISE EN SCÈNE ET CONCEPTION JUDITH LONGUET MARX

23 MARS 19H30 ET 24 MARS 12H30 AU PETIT FAUCHEUX

« Bienvenue dans l'univers de Nicole, Juliette, Ferdinand et leurs onze plantes. Ces 14 personnages nous entraînent dans une folle aventure : former un groupe de musique inter-espèces. »

— par Noémie Regnaud —

Dans le palace de Rémi, Ferdinand et Juliette boivent de la menthe à l'eau et rêvent de devenir des stars de la musique. Dans le palace de Rémi, Ferdinand et Juliette ont de grands projets : faire un « album-monde », recensant toutes les émotions humaines en musique, ou même encore faire un album entier par émotion. Mais les deux compères, qui vivent avec des plantes musicales aux noms suggestifs et dotées chacune d'une personnalité bien à elle – Stigmaté au passé difficile, Lino la plante en plastique –, ont bien peur de sortir de leur palace... La com-

panie Laïka nous embarque dans un univers musical loufoque, où les deux personnages principaux tentent de compenser leur agoraphobie en nous invitant dans leur royaume aux cinquante nuances de vert, où le désespoir prend la forme d'un air joué au mélodica et où la peur du monde se conjure par la construction d'un palace – qui n'a de palace que le nom – fait de bric et de broc, cabane de fortune censée résister aux assauts du monde. Nous voilà attendris par ces deux Robinsons sublunaires, semblant sortir tout droit d'un film de Truffaut ou de Tati et portés par deux jeunes musiciens de talent

(Ferdinand Niquet-Rioux et Juliette Hubert), à la fois interprètes et compositeurs de la musique du spectacle. Rejouant l'éternel combat entre le monde imaginaire dans lequel on voudrait parfois vivre et l'implacabilité du réel qui revient toujours se rappeler à nos esprits et avec lequel il faut composer (ici dans tous les sens du terme), « Le Palace de Rémi » nous livre une jolie fable musicale, douce-amère, qui se laisse regarder avec beaucoup de légèreté et de plaisir.

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

théâtre
olympia

22 > 24 mars
**FESTIVAL
WET°**

T

aujourd'hui,
c'est
demain

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 64 50 50
cdntours.fr

la pléiade

LE PETIT
FAUCHEUX

université
de TOURS

TOURNAI

Tours
Métropole

Centre-
Val de Loire

TOURAINES
LE DÉPARTEMENT

TOURS

Inrockuptibles

io

© Maïte Martin atelier graphique | avec Verailis Sokolovs